

L'humiliation de soi

Jean-François Rougès

Number 10, 2009

Viande

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

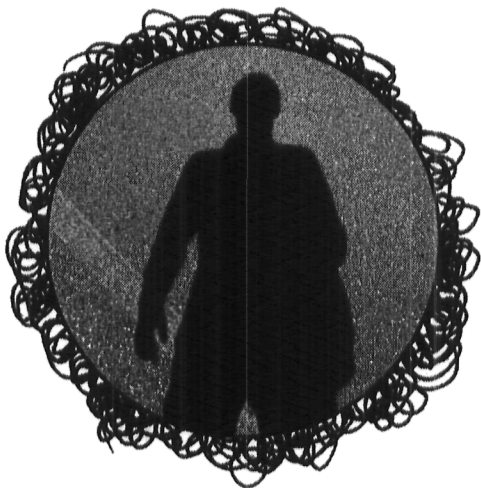
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rougès, J.-F. (2009). L'humiliation de soi. *Biscuit Chinois*, (10), 62–69.



Jean-François Rougès

Le Canada l'a nommé 909242484. Il est connu comme forest33 par son employeur, et comme 92487623 par l'Université Laval. Dans l'intimité, Citoyenneté et Immigration Canada le surnomme 2345-8775. Bell l'a affublé d'un sobriquet dont il n'arrive jamais à se souvenir. Il estime qu'il est unique. Son psy diagnostique une double personnalité, au minimum. Parfois, il écrit pour essayer de faire l'appoint.

l'humiliation de soi

Rendez-vous à Rome. Bel endroit pour une première rencontre. Enfin... métro Rome, boulevard des Batignolles, Paris, au dessus des chemins de fer qui mènent à Saint-Lazare. Le pont de fer, vert anti-rouille. À côté du kiosque à journaux. On n'y pense pas au moment de l'invitation: mais de quel côté du kiosque à journaux ?

Rendez-vous à Rome. Ça nous a fait rire... Enfin... rire. Échange d'émocticons par courriel. Ça commence comme ça sur les sites de rencontre. « Émocticons: émotions pour petits cons ». Il me semble entendre Philippe.

18h54. Six minutes avant Marie. Si Marie est à l'heure. Il bruine. La pénombre s'installe. Les lumières automobiles bavent sur la chaussée luisante. Des taches rouges, jaunes, blanches, irisées.

Où me mettre ? Pas de banc. Les hauts murets qui protègent les platebandes sont trempés. Rédhibitoire. Que penser d'un gars, patient, assis dans une flaque ? Il y a bien les barrières au bord du trottoir qui encadrent le passage piéton. J'aurais pu m'y poser les fesses, décontracté, les bras croisés. Mais les Parisiens y accrochent des scooters qui perdent l'huile: l'impression de surveiller une

cour à *scrap*. Alors debout ! Longue silhouette dans mon manteau Boss, conquête de mes premiers salaires.

Vibrations. Un métro s'arrête sous mes pieds. La station va dégueuler sa foule. Ceux qui reviennent du travail, mallette à la main; des courses, sacs de supermarché, bouffe pour quelques soirs. Des ados sac au dos qui rentrent du lycée. Des élégantes, des jolies filles, des gars vêtus de sombre, lestés de sacs d'épais carton aux marques triomphantes. Des désœuvrés de tous visages, de tous âges. Quelques touristes, trompés de station, trop tôt ou trop tard pour Montmartre. Des employés de bureau qui ne sont plus tout à fait là, mais qui y sont tous les jours, à la même heure. Une vieille, voûtée, marche avec peine et une cane. Il faudra plusieurs vagues pour l'emporter. Et puis, à un moment, il y aura Marie. Ses cheveux bruns, courts, l'ovale doux de son visage, son regard bleu, sa peau claire, un peu surexposée, son nez trop éclairé pour que des ombres puissent en laisser deviner les contours. Un mystère, ce pif. Une tache blanche, qui semble un creux. Sa photo, sur mon téléphone portable, ne lui rend pas justice. Mais n'est pas éliminatoire non plus. C'est bien pour cela qu'on se rencontre. Qualifiés pour le tour suivant.

Lucie m'a planté là. Ç'a pris dix-huit mois. Pas supporté la montée à Paris. Nous allions de crise en crise, une par six mois, entre des retrouvailles de confort. Une cohabitation, en vérité, qui conciliait sa rigidité indifférente et mon besoin capitulard. Des repas au restaurant, des soirées au théâtre, spectacles de comiques, des parties de baise pour nous protéger de nous-mêmes. Quatre ans. Et quand la présence de nos montagnes s'est tant atténuée que son horizon s'est réduit à nous, Lucie a renoncé. Il faut dire qu'elle n'avait jamais trouvé sa place. Elle rebondissait

d'emploi précaire en emploi précaire, comme rebondissent les choses : avec de moins en moins d'amplitude.

Elle me reprochait mes absences : Paris, mon job, mes voyages incessants en France, ailleurs. Parler avec des dirigeants d'entreprises. Sentiment d'appartenir à la communauté qui fait le monde : les gens des salons d'aéroport – six heures du matin, élégants et sûrs d'eux, téléphones portables comme des sceptres. « Gonflé d'importance », avait-elle fini par me dire. Elle me reprochait mes indifférences. « Ta réussite t'obsède. Tu es devenu arrogant, méprisant. J'ai le sentiment d'être pour toi une vieille habitude, pour qui tu as de la tendresse, dont tu as un peu honte et dont tu ne te débarrasses pas, parce que tu ne vois même pas que c'est ce que tu souhaites. Comme un vieux pyjama en quelque sorte. » Le pire est qu'elle avait raison. Je vivais une métamorphose dont je n'avais pas vraiment conscience.

Elle était une amarre qui me retenait à quai. Son départ accéléra tout. Soudain. Goulûment, avaler Paris. Ces gens de mon âge, rencontrés dans des boîtes de nuit, sur des terrains de volley, dans des concerts. Leurs délires. Leurs rêves. Les boissons extravagantes des bars branchés. Les problèmes de boulot, de cul, d'amour, d'appartement à acheter, que nous évoquons en boucle avec ce qui ressemble malgré tout à de l'allégresse, qui nous confirment dans notre identité de jeunes urbains professionnels. Et les filles. Leurs charmes kaléidoscopiques. L'infinité de leurs possibles : les mots à écouter, les lèvres à embrasser, les chambres sous les toits, les nuits à apprendre les mécanismes secrets de leurs corps, les goûts qu'elles laissent, les maisons de campagne où toutes petites elles passaient leurs étés, pieds nus, les regards qu'elles posent sur moi

qui m'allument. La possibilité d'un incendie. Paris est une ville de pyromanes.

Le sentiment de vivre enfin ! M'extraire de ma personne en loques, m'inclure. Me recréer. Devenir vaste.

Marie sortira de la bouche de métro. Vers où, alors, tourner mon regard ? Ne pas regarder en l'air, fouillant la nuit, comme un gars paumé qui voudrait fuir. Ni fixer l'arche art nouveau marquant la sortie de la station, comme un chien d'arrêt, tout humide de pluie à l'entrée d'un terrier. Pourtant je veux la voir venir vers moi, parcourir la courte distance entre le métro et le kiosque. Pouvoir détailler sa silhouette, le balancement de ses hanches, sa façon de poser le pied, qui la révéleront plus que ses mots. Je veux saisir le moment où elle me reconnaîtra.

Alors quelle attitude prendre ? Fixer les couvertures des revues épinglées sur le kiosque, relax, curieux, un peu blasé par l'attente ? Mais c'est un mur de chair : mannequins dévêtues, égéries de régime ventres plats, starlettes de plages poitrines un peu floues et puis surtout, dominant tout, encanaillement discret du bourgeois de passage, la presse érotique, gros seins, lèvres catines, croupes agressives, lambeaux de cuir et boucles de métal. J'imagine la scène : Marie s'approche, tourne autour d'un manteau noir pour en distinguer le visage et finit par interpeller, hypnotisé par un téton, le gars qu'elle s'était abandonnée, un instant, à imaginer qu'il pourrait être le père de ses enfants.

Mais je n'ai aucune tentation de me planter là. Ces photos m'écoeurent ! Longtemps j'ai cru qu'elles m'insultaient. Longtemps j'ai pensé que c'était question de valeurs. J'en ai souvent parlé avec Philippe. Ses grandes théories, sa lucidité décapante, ses questions qui dénu-

dent, ses revues pornos aux DVD bonus. Aujourd'hui je sais que ce n'est pas de l'éthique. Cette répulsion, c'est de la peur. Peur de ces filles, de leurs désirs. Impression qu'elles vont me gober. Peur aussi de moi-même. Surtout. Peur de mon propre désir, de la bestialité qui bouillonne en moi face à ces seins gonflés, la vulgarité de ces bouches, ces jambes gainées de cuir. Mes envies carnassières. Viande dépecée. Juteuse. Sang qui gicle, quand déchirent les incisives. Peur de mon désir de posséder et d'avilir. Peur de mon désir de revanche. Alors non décidément, ce n'est pas face au kiosque que j'attendrai Marie.

Croiser les bras ? Le long du corps ? Mains dans le dos ? Impossible de les mettre dans les poches : je ne les ai pas décousues pour ne pas les déformer. Alors comment me tenir ? Raide comme un piquet ? Militaire au garde à vous, martial ? En appui sur une jambe, légèrement déhanché ? Marcher impatient, suractif ou à pas lent, soucieux ? Mon corps m'embarrasse. C'est absurde. Je suis là pour séduire. Ça se joue en combien de temps la séduction ? Les mots peuvent se bâtir des accroires. Les corps eux n'ont besoin que d'une seconde. Et ils s'y tiennent.

Je me dandine, hésite, danse d'un pied sur l'autre, m'agite, piétine, vais, viens, pivote. Mais qu'est-ce que je fais là à attendre comme un con, sous la pluie, une fille que je ne connais pas ? La flotte rince mes phéromones et fait couler mon nez.

Pourrais être à l'apéro avec Philippe. Dans le confort de son amitié. Sans rien remettre en jeu, en dehors de tout commerce. Il ne me viendrait jamais à l'idée de chercher un ami sur un site de rencontre. Bien la preuve : l'amour est une négociation, pas l'amitié. Mais Marie... Depuis un mois on s'est titillés, on s'est inventés présentables,

drôles, impertinents, allumeurs. On a besoin d'y croire. Pas capable d'être seul. Besoin d'aimer, besoin qu'on m'aime. Surtout besoin qu'on m'aime. Et la douceur d'une peau. Dimanche matin. Un corps chaud, humide un peu, dans la chaleur de la couette. Nue. Elle se retourne, elle se colle, s'entortille, je sens ses seins sur ma poitrine, une cuisse sur mon sexe... Marie. Me tarde de voir son cul.

Le sol tremble de nouveau. Je ferai deux pas vers elle, peut-être trois. Je la regarderai avec un sourire. Un vrai sourire. Une fille qui vient pour moi. M'en convaincre. Ne pas penser aux critères de recherche qu'elle a complétés pour que le programme lui sorte ma fiche. Qu'est ce qui l'a menée jusqu'à moi ? Mon intérêt pour le volley ? La couleur de mes yeux ? Mon âge combiné à mon job de consultant ? Eût-elle cherché des yeux clairs, on ne se serait jamais croisés. La désagréable sensation d'un morceau de carne sous cellophane. Marie pourrait tout autant s'approcher, jeter un œil discret et s'éloigner : bidoche avariée, ou trop nerveuse, un peu verdâtre sur la tranche.

Il pleut fort à présent. Des corps passent empressés. Un homme porte sa serviette au dessus de sa tête. Une fille s'approche, s'arrête, cherche. Elle est belle. J'aimerais la connaître, lui parler. J'aimerais l'embrasser.

Le jeu se poursuivra autour d'un verre dans un café. Premier rendez-vous. Sentiment étrange, inconfort. Sensation de rencontre avec un acheteur de grande distribution. Objectif final partagé : contracter. Mais les marges de manœuvre restent cachées. On se jauge, on se teste, on s'étalonne. On manœuvre pour débusquer l'autre. Et peu à peu au fil des phrases, des pirouettes, des pitreries, des faux mensonges, des vrais semblants, on se rejoint avec le sentiment que c'était là ce qu'il y avait de mieux à faire, et

donc qu'il y avait la place pour obtenir plus. Et alors en quoi est-ce si différent d'une soirée ? De l'invitation faite dans une file d'attente de supermarché ? Que manque-t-il dans le processus garanti du site de rencontre qui me dérange tant ? Cherche ! Pense à Lucie, à Carine, à Assia. À la délicieuse tension de la première rencontre...

L'illusion du transcendant auquel j'ai appris à identifier l'amour. C'est ça ! Les mots le disent : coup de foudre, flèche de Cupidon. Trucs qui vous tombent dessus, pouvez bien regarder ailleurs, âmes innocentes. L'amour s'invite, ne se convoque pas. Alors évidemment ce processus rationnel informatisé : un désenchantement du monde. La réingénierie du réel et ses objectifs d'efficacité. L'insupportable lucidité. La réduction des coûts de transaction sur le marché amoureux. Le renoncement à l'ignorance. L'humiliation de vouloir être soi.



Marie monte l'escalier. Je pose à présent la pointe de ses chaussures sur les marches humides du métro. Elle se dépêche, elle ne sent pas le froid. Ses bas multicolores, ses chevilles fines au bas de son manteau qui fait cape, auraient probablement accroché ton regard si tu t'étais trouvé derrière elle, un instant, avant que ton chemin ne t'emporte. Marie monte l'escalier, mais cela tu ne le sais pas encore.